

## Un maître inoubliable: Paul Ricœur

Paulin J. Hountondji

Professeur émérite aux Universités nationales du Bénin

### Résumé

Dans cet essai autobiographique, précédé d'une courte présentation par Ernst Wolff, Paulin Hountondji retrace sa relation avec Paul Ricœur. Le rôle de Ricœur comme directeur de thèse est replacé dans le contexte de l'expérience de Hountondji avec le milieu philosophique parisien des années 1960 et de l'histoire plus longue de son propre développement académique. L'essai met en évidence les proximités entre Hountondji et Ricœur (en particulier l'étude de Husserl), mais identifie également des rencontres ponctuelles ou manquées.

*Mots-clés: Ricœur; Husserl; philosophie africaine; science; phénoménologie; Unesco.*

### Abstract

In this autobiographical essay, introduced by Ernst Wolff, Paulin Hountondji gives an account of his relation to Paul Ricœur. A sketch of his own academic development and his experience of the Parisian philosophy milieu in the 1960s serves as background for his choosing Ricœur as his doctoral supervisor. The essay makes plain the proximities between Hountondji and Ricœur (especially the study of Husserl), but identifies also occasional and missed encounters.

*Keywords: Ricœur; Husserl; African philosophy; Science; Phenomenology; Unesco.*

### Resumo

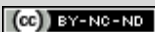
Nesse ensaio autobiográfico, introdução com uma breve apresentação por Ernst Wolff, Paulin Hountondji narra sua relação com Paul Ricœur. O papel de Ricœur enquanto seu orientador de doutorado é apreciado no contexto da experiência de Hountondji no meio filosófico parisiense dos anos 1960, bem como em relação a todo o percurso de seu próprio desenvolvimento acadêmico. O ensaio coloca em evidência as aproximações entre Hountondji e Ricœur (em particular o estudo de Husserl), e narra igualmente seus encontros e desencontros.

*Palavras-chave: Ricœur; Husserl; filosofia africana; ciência; fenomenologia; Unesco.*

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 12, No 1 (2021), pp. 41-49

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2021.554

<http://ricœur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

# Un maître inoubliable: Paul Ricœur

Paulin J. Hountondji

Professeur émérite aux Universités nationales du Bénin

## Présentation de l'auteur, par Ernst Wolff

Les *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies* intègrent dans le présent dossier un texte de témoignage historique de Paulin Hountondji. Il compte, avec Theophilus Okere et Nkombe Oleko,<sup>1</sup> parmi les quelques grands philosophes africains qui ont eu des échanges significatifs avec Ricœur pendant leurs études doctorales. Dans l'article qui suit, Hountondji détaille et contextualise sa relation avec Ricœur. Quelques notes s'imposent toutefois pour présenter l'auteur à ceux des lecteurs des *ERRS* qui ne connaissent pas encore son œuvre.

Après ses premières expériences comme enseignant universitaire à Besançon, Kinshasa et Lubumbashi, Hountondji est nommé à l'université d'Abomey-Calavi<sup>2</sup> en 1972. Il a également été directeur de programme au Collège international de philosophie de Paris (1986 et 1992) et est depuis 1998 le directeur du Centre africain des hautes études à Porto-Novo. Parmi les fonctions académiques qu'il a remplies, citons la vice-présidence du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (1998-2002), la vice-présidence du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA, 2002-2005) et sa participation au comité-directeur de la Fédération internationale des sociétés de philosophie (1998-2013). En outre, il a été ministre de l'Éducation nationale et ministre de la Culture et de la Communication au Bénin au début des années 1990.<sup>3</sup>

Paulin Hountondji a atteint la notoriété académique grâce à la publication et à la traduction de son livre de 1976, *Sur la "philosophie africaine"*<sup>4</sup> (dont il évoque certaines parties dans cet article – sa célèbre critique de l'ethnophilosophie et son étude sur Guillaume Amo). La plupart des thèmes qui occuperont son attention philosophique tout au long de sa carrière sont déjà présents dans ce volume: la diversité des formes de rationalité, les continuités et les conflits entre elles; les tensions entre la spécificité contextuelle et culturelle des gens et la vocation universaliste de la science; le statut, l'importance scientifique et l'encastrement institutionnel des différentes formes de savoir; et les possibilités et contraintes politiques des différentes formes d'expression dans un monde postindépendance polarisé. Toutes ces questions sont façonnées par une attention particulière à la situation des Béninois, et des Africains, contemporains, et par une volonté de clarifier le rôle de la philosophie en tant que science et pratique au service d'une libération continue. Aujourd'hui, on peut difficilement surestimer l'importance de Paulin Hountondji pour la philosophie africaine. Depuis près de cinquante ans, rares sont les ouvrages et les thèses de philosophie africaine qui ne font pas référence à son œuvre.<sup>5</sup> La pertinence de son travail pour d'autres régions du monde globalisé est de plus en plus reconnue.<sup>6</sup>

Dans "Un maître inoubliable : Paul Ricœur," Hountondji revient sur des détails de sa propre biographie intellectuelle<sup>7</sup> en rapport avec celle de Ricœur et contribue ainsi à dépasser certains clivages académiques artificiels et néfastes.<sup>8</sup>

## I. Une perception réductrice

Je devais être en 1<sup>ère</sup> ou en classe terminale en 1958-59 ou 59-60 au lycée Victor Ballot de Porto-Novo (le futur lycée Béhanzin)<sup>9</sup> quand madame Rouverand, épouse d'Émile Rouverand, directeur du Cours secondaire protestant de Cotonou, nous citait au passage, et tout à fait incidemment, quelques belles formules de la *Philosophie de la volonté*, au cours des réunions du Groupe biblique universitaire (GBU) dont j'étais à l'époque un des animateurs.<sup>10</sup> Puis je me suis délecté, au cours de mes années d'hypokhâgne et de khâgne au lycée Henri-IV (1960-63), mais plus encore à l'École normale supérieure (1963-67) et au-delà, de quelques belles pages de Ricœur. J'ai dans ma bibliothèque *Histoire et vérité*, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, *Le conflit des interprétations*, *Soi-même comme un autre* et quelques autres textes. Mais voici le problème: mon parcours et mon cheminement très bref avec Ricœur m'inclinent à voir en lui avant tout, aujourd'hui comme hier, l'excellent traducteur, commentateur, interprète, connaisseur et, jusqu'à un certain point, disciple de Husserl, ce qui est, bien entendu, une perception réductrice de cet immense philosophe.

Je veux donc être modeste. Qu'on n'attende pas de moi une grande communication sur l'œuvre de Paul Ricœur et les raisons, en effet multiples et fortes, pour lesquelles tous les pays, toutes les communautés philosophiques et scientifiques du monde sont fondés à le revendiquer comme partie intégrante de leur patrimoine.

À ma connaissance, en effet, Ricœur a écrit en français, en anglais, en allemand. Il a enseigné en France, en Belgique, aux États-Unis, mais il appartient à tous les continents. S'agissant de l'Afrique, notamment, on ne saurait oublier que du 27 au 31 décembre 1980 se sont tenus à l'université de Dakar, au Sénégal, sous le haut patronage du président de la République, les Entretiens annuels de l'Institut international de philosophie sur le thème: "Les fondements philosophiques des droits de l'homme." La conférence introductive a été prononcée par Paul Ricœur en présence du président Léopold Sédar Senghor, qui lui a fait une belle réponse. Les membres de l'Institut ne pouvaient ignorer que Senghor accomplissait avec eux un des derniers actes de sa fonction, puisqu'il devait déposer de son propre gré et sans contrainte aucune, précisément le 31 décembre 1980, sa lettre de démission de la fonction présidentielle au Sénégal. Partant de cet événement, partant aussi des nombreux articles militants publiés dans *Réforme*, dans *Esprit*, dans *Christianisme social* et dans diverses autres revues, on pourrait être tenté d'interroger le rapport spécifique de Paul Ricœur à l'Afrique en général et à l'Afrique noire en particulier.

Je ne poserai pas cette question ici.<sup>11</sup> Je me contenterai d'un témoignage personnel et sans prétention. Du coup, je ne pourrai m'empêcher de parler d'autres personnes, parmi lesquelles moi-même et d'évoquer des contextes et des situations qui, à première vue, n'ont rien à voir avec Ricœur mais toujours, à y regarder de près, ramènent à lui et permettent de comprendre pourquoi, en quoi il aura été pour moi, comme pour beaucoup d'autres, un maître inoubliable.

## II. Une thèse de troisième cycle

Ricœur a accepté de diriger ma thèse de troisième cycle à la fin des années soixante. Cette thèse portait sur *L'idée de science dans les Prolégomènes à la logique pure et la première Recherche logique de Husserl*. Sa préparation m'a donné l'occasion d'être reçu une ou deux fois par le maître à son domicile à Châtenay-Malabry. La soutenance a eu lieu à Nanterre en juin 1970 devant un jury

des plus prestigieux comprenant, outre Ricœur lui-même, Suzanne Bachelard et Emmanuel Lévinas.

Mon intérêt pour Husserl remonte à mon année d'hypokhâgne. J'avais 18 ans en 1960. Venant du Bénin (le Dahomey d'alors) après le baccalauréat et grâce à une bourse du gouvernement dahoméen, j'ai été admis au lycée Henri-IV pour préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure. Nous étions quatre Africains dans la classe: Eugène Ngoran Blanc de Côte d'Ivoire, dont je n'ai plus eu de nouvelles par la suite, Ahmed Sidi Baba, le Mauritanien calme et élégant, que je devais revoir quelques années plus tard dans un hôtel de Dakar, désormais homme politique et ministre dans son pays, le pétulant Yambo Ouologuem, qui devait poursuivre ses classes préparatoires à Lyon et devenir célèbre quelques années plus tard en décrochant le prix Renaudot pour son roman, *Le devoir de violence*, et moi. Notre professeur de philosophie, André Bloch, brillant pédagogue s'il en est, s'employait à nous faire aimer les auteurs. Et il avait choisi, pour nous introduire à Husserl, le long article de 1910, *La philosophie comme science rigoureuse*. Cette porte d'entrée dans Husserl était pour moi d'une importance capitale.

Après un échec en 1962, j'ai été reçu en 1963 au concours d'entrée à l'École normale supérieure, rue d'Ulm. Quelle agrégation allais-je préparer? Celle de lettres classiques ou celle, réputée plus difficile, de philosophie? Très à l'aise en latin et en grec, je trouvais cependant plus approprié pour un Africain de s'essayer à une discipline de portée plus universelle. Mais j'avais peur. Je m'en suis ouvert à Louis Althusser, l'agrégé répétiteur (le "caïman") de philosophie. Il m'a aussitôt proposé, pour tester mon niveau, un sujet de dissertation à traiter en 48 heures. Je me suis exécuté. Le verdict est tombé: je pouvais préparer une agrégation de philosophie.<sup>12</sup>

Rue d'Ulm, Jacques Derrida, le second "caïman," donnait des séminaires passionnants au cours desquels il nous faisait lire et épluchait lui-même quelques grands textes de Platon, Descartes, Hume, Kant, Husserl. Quand vint le moment pour moi de choisir un sujet de mémoire pour le Diplôme d'études supérieures (DES), je lui ai fait part de mon désir de travailler sur Husserl. Il m'a alors suggéré d'explorer *La notion de hylè dans la philosophie de Husserl*. Sur sa recommandation, Maurice Patronnier de Gandillac, qui avait dirigé dix ou onze ans plus tôt son propre mémoire de DES sur *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, a accepté de diriger ce travail. Mon mémoire a été soutenu à la Sorbonne en juin 1965. Dans la même période, Paul Ricœur donnait à la Sorbonne un cours sur Husserl. Quel régal pour les étudiants!

J'ai eu la chance de réussir du premier coup l'agrégation en 1966. Georges Canguilhem était président du jury. L'épreuve orale la plus redoutée était la "grande leçon." Vous tiriez au sort un des sujets proposés par le jury, vous montiez à la bibliothèque de la Sorbonne, vous aviez quatre ou cinq heures pour préparer votre exposé. Affligé depuis mon enfance d'un bégaiement qui n'a jamais été surmonté à ce jour, il m'arrivait cependant, en quelques grandes occasions, de ne pas bégayer du tout. Je l'ai sûrement hérité de mon père. Pasteur de l'Église protestante, il bégayait au quotidien mais devenait étonnamment éloquent dès qu'il montait en chaire, porté par une conviction profonde et une grande spontanéité.<sup>13</sup> J'avais tiré un sujet en or: "Le développement comme concept sociologique." Après la proclamation des résultats, Althusser m'a soufflé en forme de plaisanterie: "Canguilhem parle de vous avec émotion." D'entendre ce jeune Africain dénoncer, en plein amphithéâtre Descartes à la Sorbonne, au terme d'un exposé qu'on jugeait bien construit, ce qu'il considérait comme une forme d'eurocentrisme inacceptable, avait passablement impressionné le jury.

La plaisanterie n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. J'ai sollicité peu après une audience auprès de Georges Canguilhem. Il m'a reçu dans son bureau de la rue du Four, à l'Institut d'histoire des sciences et des techniques. Au terme de notre échange, il a été retenu que je ferais sous sa direction une thèse de doctorat d'État sur le thème: *La théorie du rapport entre structure sociale et genèse de l'esprit scientifique depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle*. Je me proposais de rechercher, identifier, examiner les auteurs qui, depuis Auguste Comte, se sont exprimés sur les conditions socio-économiques, politiques et culturelles de la naissance ou de la renaissance de l'esprit scientifique. Mon souci, c'était l'Afrique. Comment faire en sorte qu'elle développe en son sein, de manière autonome, une histoire maîtrisée des savoirs et des savoir-faire? Et que peuvent nous enseigner, sur cette question, la sociologie des sciences, l'épistémologie et l'anthropologie des savoirs développées en Occident?

Cette thèse n'a jamais vu le jour. J'étais assidu au séminaire de Canguilhem. J'y ai présenté un exposé sur Antoine Guillaume Amo, ce philosophe africain du XVIII<sup>e</sup> siècle originaire de l'actuel Ghana, qui a fait carrière aux universités de Halle, Wittenberg et Iéna puis est revenu finir sa vie parmi les siens, en Gold Coast, vers le milieu du siècle. Claire Salomon-Bayet, qui participait aussi au séminaire de Canguilhem, était en outre rédactrice d'une revue trimestrielle, *Les études philosophiques*. Elle m'a invité à mettre en forme mon exposé pour publication. Ce qui fut fait.<sup>14</sup> Mais la grande thèse dont je rêvais ne démarrait toujours pas.

Je me suis alors avisé que je pouvais, en attendant d'être prêt pour cette grande thèse, faire le point de mes connaissances et de mes interrogations sur la nature, le sens, la portée de ce qu'il est convenu d'appeler la science. Dans ce cadre, l'apport de Husserl était incontournable. Je me suis adressé à Paul Ricœur. Il a accepté de me guider. J'en fus heureux.

J'étais très ambitieux au départ. Je voulais comprendre l'idée de science chez Husserl en analysant de bout en bout son œuvre, ou du moins ce qui en était accessible en français et en anglais, depuis la *Philosophie de l'arithmétique* jusqu'à la *Krisis* en passant par les *Recherches logiques*, les *Idées directrices pour une phénoménologie* et une *philosophie phénoménologique pures*, *Logique formelle et transcendantale* et d'autres textes encore. Je me suis vite rendu compte à quel point cette ambition était démesurée et combien il était impérieux de restreindre le sujet en écrivant plus simplement sur l'idée de science dans les *Recherches logiques*. Mieux: une fois lancé, j'ai dû me résoudre à réduire mon champ d'investigation en me limitant au volume 1 (*Prolégomènes à la logique pure*) et à la première des six Recherches dans le volume 2, première partie (*Expression et signification*).

Ricœur m'a laissé faire. Il n'a fait aucune pression sur le jeune chercheur que j'étais mais m'a fait confiance, me laissant évoluer à mon rythme, à charge pour moi de rendre compte périodiquement.

### III. Au-delà de la thèse

Ricœur est plus que cela, bien entendu. Au-delà du directeur de thèse, je voyais en lui un homme fascinant.

J'étais rue d'Ulm lorsque parut *De l'interprétation. Essai sur Freud* (1965). Les Normaliens, à cette époque, ne juraient que par Jacques Lacan. L'un d'eux fit paraître de l'ouvrage un compte-

rendu dévastateur. J'admirais au contraire, pour ma part, le courage de Ricœur, le rapport critique et libre qu'il entretenait avec Freud en dehors des modes intellectuelles de l'*establishment*.

Je n'ai jamais eu l'occasion de le lui dire: l'une des raisons secrètes de mon admiration était d'observer chez lui la rigueur intellectuelle, l'indépendance d'esprit, la liberté mais aussi l'extrême discrétion d'un penseur d'origine et d'éducation protestantes. Après une année de pensionnat au lycée Henri IV (1960-61), j'ai habité pendant mes deux années de khâgne au 46, rue de Vaugirard, qui abritait à l'époque la Maison des étudiants protestants de Paris. Il s'y tenait tous les jours, en semaine, des rencontres informelles à l'heure du café et parfois, le soir, des réunions plus formelles organisées par les responsables de la Fédération française des associations chrétiennes d'étudiants (la "Fédé"). Ricœur a été l'invité d'honneur d'une de ces réunions à laquelle je n'ai malheureusement pas pu assister. Mais j'ai lu avec délectation le texte photocopie de son exposé introductif qui avait pour titre quelque chose du genre: "Sens et portée d'une appartenance ecclésiale."<sup>15</sup> C'était écrit en première page: "Ne pas publier." J'ai longtemps gardé ce texte que je n'ai cependant pas pu retrouver, à ce jour, dans le fouillis de mes vieux papiers.

Je n'ai jamais eu non plus l'occasion d'échanger avec Paul Ricœur sur l'une des questions qui me préoccupaient de plus en plus: le mythe de la "philosophie africaine" conçue comme un système de pensée collectif. J'avais été choqué, à l'époque, de lire sous la plume d'auteurs comme Bachelard, Camus, Lavelle, Gabriel Marcel, Chombard de Lauwe, Wahl, des éloges sans nuances<sup>16</sup> du petit livre du Père Tempels réédité par Présence africaine en 1949: *La philosophie bantoue*.<sup>17</sup> Le titre était hautement publicitaire, il est vrai. Le missionnaire belge entendait réhabiliter la pensée bantoue et montrer à quel point elle était cohérente et systématique, à mille lieues de cette "mentalité primitive" décrite par certains ethnologues.<sup>18</sup> Mais ce n'était pas une excuse. Je comprenais mal que ces auteurs ferment les yeux sur les équivoques criardes de ce livre. Je voyais dans leur attitude une complaisance coupable en contradiction avec leur propre pratique intellectuelle fondée sur l'idée d'une pensée personnelle et responsable.

Je ne crois pas en avoir jamais discuté de vive voix avec lui. Je lui aurais sans doute expliqué pourquoi j'avais été déçu par le petit livre de Tempels au titre si prometteur. La mise en garde de Husserl contre les visions du monde (*Weltanschauungen*) et la tentation de les prendre pour de la philosophie, la mise en garde d'Althusser contre l'idéologie et son exigence pour la théorie, y étaient sûrement pour quelque chose – sans compter mon engagement pour une Afrique à la fois ouverte et intellectuellement souveraine.

Ricœur, toutefois, n'était pas étranger à cette problématique. Lecteur infatigable, esprit universel toujours à l'écoute des autres, de cette écoute intelligente qui fait voir à la fois la cohérence et les limites de leur discours, il n'est pas surprenant qu'il se soit vu confier par Jacques Havet, alors directeur du secteur des sciences sociales à l'Unesco, la direction de la dernière des quatre grandes sections du volumineux ouvrage de synthèse sur les *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*.<sup>19</sup> Dans ce cadre, j'ai été sollicité pour rendre compte de l'état de la recherche philosophique en Afrique. Dans son avant-propos à la section IV,<sup>20</sup> Ricœur mentionne ma contribution publiée entretemps dans *Diogène* sous le titre: "Remarques sur la philosophie africaine contemporaine."<sup>21</sup>

Ricœur m'a aussi demandé, quelques années plus tard, une contribution à un ouvrage collectif sur *Les fondements philosophiques des droits de l'homme*. Je ne sais plus si j'ai jamais eu sous les yeux la version française de ce livre. Elle a dû connaître un retard de publication par rapport



aux versions espagnole et anglaise que j'ai effectivement vues. J'avais intitulé mon article: "La voix de son maître. Remarques sur le problème des droits de l'homme en Afrique." Il a été publié, à l'époque, en espagnol<sup>22</sup> et en anglais.<sup>23</sup> Mais je me souviens comme d'hier des circonstances qui m'ont inspiré ce titre.

Ce devait être en juin 1980. J'habitais un hôtel près de l'université de Nairobi, où le département de philosophie et d'études religieuses m'avait invité en qualité d'examineur externe (*external examiner*). Nous étions un samedi matin. Du balcon de l'hôtel j'aperçois un attroupement sur le campus et j'entends un bruit sourd qui se faisait de plus en plus précis à mesure que la foule défilait dans les rues aux abords du campus. C'était une manifestation d'étudiants. Ils protestaient vigoureusement contre le lâche assassinat d'un jeune historien du Guyana qui avait été un temps leur professeur et qui était retourné chez lui, Walter Rodney, auteur, notamment, d'un ouvrage resté célèbre, *How Europe Underdeveloped Africa*. L'indignation collective, la grande colère de la jeunesse kenyane étaient à mes yeux la réfutation la plus éloquente d'un lieu commun qui court les publications les plus savantes et que je venais de retrouver, comme par hasard, dans un texte qui se voulait tout à fait sérieux, selon lequel les droits de l'homme seraient une idée essentiellement occidentale. Ce qui revient à confondre deux choses: le sens intrinsèque d'une idée ou d'une valeur prise en elle-même, d'une part et d'autre part les circonstances accidentelles, l'histoire de sa formulation dans les différentes cultures. Pour avoir mieux, ou plus tôt que d'autres cultures, formalisé une idée, l'Occident dominateur en revendique souvent, mais indûment, la paternité.

Je ne me pardonne pas un rendez-vous manqué, par ma faute, avec Paul Ricœur. C'était, si je ne me trompe pas, au seizième congrès mondial de philosophie en Allemagne, organisé de main de maître par Alwin Diemer, directeur de l'Institut de philosophie de l'université de Düsseldorf. Dans le tohu-bohu des milliers de participants qui allaient et venaient, j'ai eu la chance de croiser Ricœur. Il m'a proposé une heure précise pour qu'on se revoie à un endroit précis. Je suis venu en retard. Je l'ai aperçu qui partait. Il était déjà à 20 ou 30 mètres de moi. Je n'ai pas osé courir pour le rattraper.

Je me souviens qu'en juillet 2000, à la fin d'une période de convalescence à Paris et à quelques jours de mon retour au Bénin, j'ai appris fortuitement qu'il devait donner une conférence à la Sorbonne. Je n'ai pu résister à l'envie de l'écouter. Après la conférence, je descends rapidement les marches de l'amphithéâtre pour le saluer. J'ose lui demander: "Quand pourrez-vous venir nous voir au Bénin?" J'étais sûr de trouver les moyens d'organiser, pour les dates qui lui conviendraient, un grand colloque régional, voire international, qui réunirait des participants d'un peu partout en Afrique, voire hors d'Afrique, pour l'écouter. Le Conseil interafricain de philosophie, que j'animais, avait déjà fait venir à Cotonou, en d'autres circonstances, des célébrités comme Jacques Derrida,<sup>24</sup> Richard Rorty, Alwin Diemer, alors président de la Fédération internationale des sociétés de philosophie (FISP), Michèle Gendreau-Massaloux, recteur de l'Agence universitaire de la francophonie pour n'en citer que quelques-unes. Elles avaient eu des échanges féconds avec un parterre de philosophes qui comptaient parmi les plus productifs en Afrique.

Ricœur me répond alors: "Vous savez mon âge? J'ai 87 ans révolus. Envoyez toujours l'invitation, on verra bien." Dès mon retour en Afrique, j'en discute avec quelques collègues et j'écris. La réponse arrive sans tarder, signée de deux de ses assistants. Ricœur ne viendra pas.

- <sup>1</sup> Comme ils en témoignent respectivement, dans Theophilus Okere, *Can There Be an African Philosophy? A Hermeneutical Investigation with Special Reference to Igbo Culture* (Louvain: thèse de doctorat de l'Institut supérieur de philosophie, 1971), IV et Nkombe Oleko, *Métaphore et métonymie dans les symboles parémiologiques. L'intersubjectivité dans les "Proverbes Tetela"* (Kinshasa: Faculté de théologie catholique, [1975] 1979) 7.
- <sup>2</sup> Précédemment l'université du Dahomey et l'Université nationale du Bénin.
- <sup>3</sup> Informations extraites du CV de Hountondji (communication personnelle).
- <sup>4</sup> Paulin Hountondji, *Sur la "philosophie africaine." Critique de l'ethnophilosophie* (Paris: Maspero, 1977).
- <sup>5</sup> Une longue sélection de sa bibliographie est disponible dans Franziska Dübgen et Stefan Skupien, *Paulin Hountondji. African Philosophy as Critical Universalism* (Cham: Springer Nature Switzerland AG, 2019), 179, 182-184.
- <sup>6</sup> Des contextualisations anciennes de la pensée de Hountondji dans le paysage de la philosophie africaine et abordant explicitement les questions de décolonisation ou de critique postcoloniale se trouvent dans Messay Kebede, *Africa's Quest for a Philosophy of Decolonization* (Amsterdam/New York: Rodopi, 2004); Valentin-Yves Mudimbe, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge* (Bloomington: Indiana University Press, 1988). Un aperçu complet et récent de son travail est présent dans Dübgen et Skupien, *Paulin Hountondji. African Philosophy as Critical Universalism*.
- <sup>7</sup> Cf. Hountondji, *Combats pour le sens. Un itinéraire africain* (Cotonou: Éditions du Flamboyant, 1997).
- <sup>8</sup> L'article de Hountondji est une version remaniée de son allocution principale (*keynote address*), prononcée lors du colloque international, "Ricoeur patrimoine mondial," tenue par la KU Leuven, du 19 au 21 novembre 2020.
- <sup>9</sup> Lycée Victor Ballot, du nom du premier gouverneur du Dahomey (1894-1900). Après l'indépendance du pays le 1<sup>er</sup> août 1960, l'établissement est rebaptisé lycée Béhanzin, du nom du dernier roi du Danxomè, farouche résistant à la colonisation française.
- <sup>10</sup> Sous l'influence du couple Rouverand, cette association, fondée quelques années plus tôt, devait se faire hara-kiri au cours d'une de ses assemblées générales, pour donner naissance à la Fédération dahoméenne des associations chrétiennes d'étudiants (la "Fédé" dahoméenne) affiliée à la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants basée à Genève, jugée moins fondamentaliste.
- <sup>11</sup> On lira cependant avec intérêt Vincent Davy Kacou Oi Kacou, *Penser l'Afrique avec Ricoeur* (Paris: L'Harmattan, 2013).
- <sup>12</sup> Le sujet proposé était, je crois: *Le propre de l'homme*. Dans son annotation manuscrite, Althusser, après avoir dit sa satisfaction, ajoutait en forme de regret ou de mise en garde: "Vous vous enfermez dans l'espace non menacé d'une philosophie de la conscience."
- <sup>13</sup> Le Bénin a d'abord été "évangélisé" par un missionnaire britannique, le pasteur Thomas Birch Freeman de l'Église méthodiste de Grande-Bretagne, lui-même métis. Parti du Libéria où était déjà installée



une mission wesleyenne, il se rend à Badagry dans l'actuel Nigeria puis revient plus à l'ouest en 1843. Reçu par le roi Ghézo le 7 mars 1843, il obtient de ce dernier l'autorisation d'ouvrir des stations d'enseignement et d'évangélisation dans le royaume du Danxomè. La première station est ouverte à Ouidah quelques années plus tard. On notera que les prêtres catholiques de la Société des missions africaines de Lyon devaient débarquer au Bénin dix-huit ans plus tard, en 1861.

- <sup>14</sup> Cf. Paulin J. Hountondji, "Un philosophe africain dans l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle: Antoine-Guillaume Amo," *Les études philosophiques*, vol. 1 (1970). Cet article est devenu le chapitre 5 de Hountondji, *Sur la "philosophie africaine." Critique de l'ethnophilosophie* (Paris: Maspero, 1977; 2<sup>e</sup> éd. Yaoundé: Clé, 1980). On lira aussi avec intérêt mon article plus récent "Die Re-Africanisierung des Anton Wilhelm Amo"/"Re-africanizing Anton Wilhelm Amo," in Bonaventure Soh Bejeng Ndikung, Jule Hillgärtner, Nele Kaczmarek (eds), *The Faculty of Sensing – Thinking With, Through and by Anton Wilhelm Amo* (Milan: Mousse Publishing, 2021), 66-81 (allemand)/230-244 (anglais).
- <sup>15</sup> [Note d'Ernst Wolff]: "Sens et fonction d'une communauté ecclésiale," republié dans Paul Ricœur, *Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale. Conférence de Paul Ricœur (1967)*, eds Olivier Abel et Alberto Romele (Genève: Labor et Fides, 2016), et voir le témoignage d'Olivier Abel sur la circulation du texte, 8-9.
- <sup>16</sup> Cf. "Témoignages sur *La philosophie bantoue* du Père Tempels," *Présence africaine*, vol. 7 (1949), 252-78.
- <sup>17</sup> Placide Tempels, *La philosophie bantoue* (Elisabethville [actuelle Lubumbashi]: Lovania, 1945/Paris: Présence africaine, 1949).
- <sup>18</sup> On pense naturellement à Lévy-Bruhl, auteur, entre autres ouvrages, des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et de *La mentalité primitive* (1911). Mais Tempels ne cite pas une seule fois Lévy-Bruhl. Sa cible est plutôt Raoul Allier, auteur de *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés* (1925) et d'un ouvrage sur *Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière?* (1927). Raoul Allier, on le sait, n'était pas n'importe qui: normalien, agrégé de philosophie puis pasteur de l'Église réformée de France, missionnaire à Madagascar, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris. Qui donc n'a jamais su qu'on pouvait être à la fois un grand savant et raconter des bêtises?
- <sup>19</sup> Jacques Havet (dir.), *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, t. I, I-L et 1-964, t. II, 965-1645 (Paris/La Haye/New York: Mouton/Unesco, 1978). Outre la préface d'Amadou-Mahtar M'Bow, directeur général de l'Unesco et l'avant-propos de Jacques Havet, rapporteur général, le tome I comprend deux sections: I. Les sciences anthropologiques et historiques; II. L'esthétique et les sciences de l'art. Le tome II en comprend aussi deux: III. La

science juridique; IV. La philosophie. Cette dernière section, subdivisée en deux chapitres, est dirigée par Paul Ricœur.

- <sup>20</sup> Cf. Jacques Havet (dir.), *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, t. II, IV: La philosophie, 1127: Avant-propos de Paul Ricœur, "La philosophie et les philosophies aujourd'hui."
- <sup>21</sup> Paulin J. Hountondji, "Remarques sur la philosophie africaine contemporaine," *Diogène*, vol. 71 (juillet-septembre 1970), 120-40. Cet article devait devenir, sous le titre "Une littérature aliénée," le chapitre 1 de *Sur la "philosophie africaine."* *Critique de l'ethnophilosophie*.
- <sup>22</sup> Paulin J. Hountondji, "El discurso del amo. Observaciones sobre el problem de los derechos humanos en Africa," in *Los fundamentos filosoficos de los derechos humanos*, préf. Paul Ricœur (Barcelone/Paris: Serbal/Unesco, 1985), 352-68.
- <sup>23</sup> Paulin J. Hountondji, "His Master's Voice: Remarks on the Problem of Human Rights in Africa," in Unesco et International Institute of Philosophy, *Philosophical Foundations of Human Rights*, intro. Paul Ricœur (Paris: Unesco Press), 319-32.
- <sup>24</sup> Cf. Paulin J. Hountondji, "Jacques Derrida, l'Afrique, le colloque de Cotonou," *Critique*, vol. 771-772 (août-septembre 2011), 726-35.